

# La révolution russe et le prolétariat international<sup>1</sup>

Octobre 1919

Le congrès socialiste international qui devait jouer un si grand rôle dans l'histoire du mouvement ouvrier international était fixé pour le mois de septembre 1914 à Vienne.

L'année 1914 marquait le cinquantenaire de la fondation de la première Association Internationale des travailleurs (la 1<sup>re</sup> Internationale).

On avait projeté de fêter avec éclat ce cinquantenaire, tout en déterminant définitivement la tactique de la lutte du prolétariat international contre la grande guerre impérialiste qu'on voyait poindre à l'horizon, inévitable comme le destin.

Mais tous ces projets ne devaient point se réaliser. Au mois d'août 1914 éclata la grande guerre impérialiste qui dura 4 ans et demi.

Le Bureau Socialiste International, dirigé par [Huysmans](#) et [Vandervelde](#), avait édité à Vienne, de concert avec la social-démocratie officielle, un recueil-almanach consacré à la 2<sup>e</sup> Internationale. Ce recueil contenait toutes les résolutions de la 2<sup>e</sup> Internationale contre la guerre, les discours et les articles des représentants du socialisme international les plus en vue sur le même sujet. Lorsque la guerre impérialiste fut engagée à fond et que tous les socialistes officiels eurent fait faillite, livrant le drapeau rouge à la bourgeoisie, les amis de [Viktor Adler](#) et d'Emile Vandervelde s'empressèrent de « retirer de la circulation », autrement dit, de cacher, cet almanach de la 2<sup>e</sup> Internationale. En agissant de la sorte, ils avaient parfaitement raison à leur point de vue. Chaque ligne de cet almanach souffletait les représentants officiels de la social-démocratie gouvernementale. Chaque résolution, chaque discours, chaque article soulignait la trahison commise par [Scheidemann](#), Viktor Adler, [Südekum](#), [Renner](#), [Renaudel](#), [Henderson](#), Huysmans et Cie.

Les leaders de la 2<sup>e</sup> Internationale en faillite devaient craindre leur propre ombre. Ils ne pouvaient faire autrement que de renier leur passé.

Et, de fait, comment se posait la question de la guerre et de la révolution avant que la guerre éclatât ?

Dans l'infâme brochure intitulée *La Dictature du Prolétariat*, publiée par le renégat [Kautsky](#) en automne 1918, cet ex-socialiste, reniant la guerre sociale, s'efforce d'inculquer à la classe ouvrière qu'elle commet un crime en prenant les armes et qu'il ne saurait être question d'une révolution sociale à l'heure actuelle.

Mais le même Kautsky n'écrivait-il pas ceci il y a dix ans :

*Le socialisme est actuellement devenu une nécessité économique. Le moment de son avènement n'est plus qu'une question de force. Donner au prolétariat cette force en l'instruisant et en l'organisant — c'est actuellement plus que jamais le devoir et le but principal de la social-démocratie. Rien de plus étrange que les socialistes qui s'imaginent qu'il faut encore se soucier d'un développement supplémentaire des forces du capitalisme.*

Ainsi écrivait Kautsky en 1907 dans sa brochure *Le Socialisme et la Politique coloniale* (p. 37).

Un autre théoricien des plus en vue de la 2<sup>e</sup> Internationale, [Rudolf Hilferding](#), écrivait dans son *Capital Financier* :

*Le socialisme cesse d'être un idéal lointain et même un « objectif final » qui ne fait que donner un sens général aux « revendications présentes » et devient un élément essentiel de la politique pratique immédiate du prolétariat. (...) Sa réponse à la politique économique du capital financier, l'impérialisme, ne peut pas être le libre-échange mais seulement le socialisme. (...) Le socialisme doit, comme la seule réponse à l'impérialisme, être mis au premier plan de la propagande. (...) Le capital financier signifie en fait l'établissement du contrôle social sur la production. Mais il est socialisation sous une forme antagonique : le contrôle de la production sociale reste entre les mains d'une oligarchie. (...) La prise de possession de six grandes banques berlinoises signifierait dès maintenant la prise de possession des principales branches de la grande industrie et faciliterait considérablement, pendant la période transitoire, tant que le système de comptabilité capitaliste se révélerait encore utile, la politique du socialisme à ses débuts.*

Un troisième représentant de la 2<sup>e</sup> Internationale, [Otto Bauer](#), disait il y a exactement dix ans, en 1908, dans son célèbre ouvrage *La Question nationale et la Social-Démocratie* :

*Il est hors de doute que la future guerre impérialiste déchaînera un mouvement révolutionnaire. (...) C'est justement la catastrophe impérialiste mondiale qui amènera la révolution socialiste mondiale.*

[Bebel](#) se prononçait dans le même sens au moment du conflit marocain. Il déclara dans son fameux discours ou

<sup>1</sup> Cet article a paru dans le numéro 21 (première année) du *Bulletin communiste*, 29 juillet 1920. Correction des citations de Kautsky, Hilferding, Bauer, Luxemburg, Jaurès et *Le Temps* d'après les textes originaux et les traductions françaises existantes.

Reichstag :

*Alors arrivera la catastrophe. Alors sonnera en Europe l'heure de la marche générale, qui conduira sur le champ de bataille de 16 à 18 millions d'hommes, la fleur des différentes nations, équipés des meilleurs instruments de mort et dressés les uns contre les autres. Mais, à mon avis, derrière la grande marche générale, il y a le grand chambardement. (...) Ils récolteront ce qu'ils ont semé. Le crépuscule des dieux du monde bourgeois approche. Soyez-en sûrs, il approche ! Vous êtes aujourd'hui sur le point d'enterrer votre propre ordre politique et social.*

Mais les leaders isolés de la 2<sup>e</sup> Internationale n'étaient pas les seuls à se prononcer dans ce sens, les documents officiels des organisations du parti étaient empreints du même esprit. Nous trouvons ce qui suit dans un document officiel du parti publié en 1912 par le Comité Central de la social-démocratie allemande :

*Si trois cents rois du capital étaient remplacés par les chargés de pouvoirs du prolétariat, toute la production pourrait sans plus de difficultés être dirigée dans le sens des intérêts de la classe ouvrière, au lieu de poursuivre ceux du capital, et le passage à l'organisation socialiste de la production serait commencé. Le travail préliminaire accompli par le capitalisme rend une telle transformation parfaitement réalisable.*

(Brochure, *Impérialisme et Socialisme*, 1912 p. 3.)

La révolution socialiste naîtra de la guerre impérialiste. Telle fut la déclaration de la 2<sup>e</sup> Internationale en 1907 dans la célèbre résolution du congrès de Stuttgart. La guerre impérialiste donnera infailliblement naissance à la révolution socialiste — telle fut l'opinion des représentants les plus en vue de la 2<sup>e</sup> Internationale jusqu'à l'année 1912, que dis-je, jusqu'à la veille même de la guerre !

On peut affirmer que les représentants officiels de la 2<sup>e</sup> Internationale le proclamaient encore 24 heures avant que le premier coup de fusil eût été tiré.

Karl Grünberg, patient et érudit pacifiste, a accompli le travail suivant : il a réuni en deux gros volumes toutes les résolutions, tous les articles et tous les discours des organisations officielles et des leaders, publiés un jour ou deux avant le commencement de la guerre de 1914.

Le tableau se détachait alors très nettement. Tous les politiciens responsables comprenaient que la guerre qui commençait était bien celle que les socialistes avaient prédite pendant 10 à 14 ans. Tous les leaders des partis socialistes avaient pu se convaincre que le congrès international de Bâle avait eu raison en considérant la guerre des Balkans (1912) comme le prélude de la grande boucherie impérialiste mondiale. Les principaux groupements se dessinaient parfaitement au début du mois d'août 1913.

Et jusqu'au moment où retentit le premier coup de fusil, les socialistes officiels continuèrent par inertie à dire la vérité, unanimes à déclarer que cette guerre, loin d'être juste, serait inique et qu'elle aurait pour base les intérêts d'un petit groupe de capitalistes ; ils n'avaient qu'une voix pour prouver aux ouvriers du monde entier que leurs intérêts et leur honneur les obligeaient à protester avec la plus grande énergie contre le crime qui allait se commettre.

Le livre du professeur Grünberg, recueil sans commentaires de matériaux officiels, constitue un acte d'accusation des plus éloquents contre les social-patriotes de tous les pays. Chaque ligne de ce livre atteint en pleine figure messieurs les social-traitres.

Le saltimbanque Hervé, l'instigateur de la campagne des impérialistes français contre la grande révolution ouvrière russe, Hervé lui-même écrivait encore le 28 juillet 1914 :

*La guerre pour la défense des petites nations opprimées par une grande puissance ?*

*Ce serait trop beau. Mais il y a beau temps qu'il ne reste plus en Europe une seule puissance qui n'ait les mains tachées de sang.*

*Non, ce ne sera pas une guerre pour la défense du petit peuple serbe, mais bien une guerre pour la défense du prestige de notre allié, le tsar*

*L'honneur de notre allié ! L'honneur du gouvernement russe ! A ce seul mot Rabelais, Voltaire et Victor Hugo se retournent dans leurs cercueils. Le gouvernement russe n'avait pas l'honneur si sensible lorsqu'il étouffait la Finlande et la Pologne et lorsqu'il jetait ses bandes noires sur la population juive de Kiev et d'Odessa.*

*Se battre pour sauver le prestige du tsar ! Quelle telle raison pour un peuple dont les aïeux ont fait la grande révolution ! Quelle joie de mourir pour une aussi noble cause !*

(*La Guerre Sociale*, 28 juillet 1914.)

[Jaurès](#), tué quelques heures avant que la guerre éclatât. Jaurès dans le [discours](#) qu'il prononça dans la banlieue de Lyon 4 jours avant sa mort, disait :

*La politique coloniale de la France, la politique sournoise de la Russie et la volonté brutale de l'Autriche ont contribué à créer l'état de choses horrible où nous sommes. (...) Citoyens, si la tempête éclatait, tous, nous socialistes, nous aurons le souci de nous sauver le plus tôt possible du crime que les dirigeants auront commis.*

Et l'organe central officiel de la social-démocratie allemande publiait, 48 heures avant la déclaration de guerre, article sur article déclarant sur tous les tons que cette guerre serait le plus grand des crimes contre la classe ouvrière.

Mais les premiers coups de feu tirés, les leaders officiels des partis social-démocrates déclarèrent blanc ce qui était noir la veille, et noir ce qui était blanc.

La plus criminelle des guerres devint une « grande » guerre « de délivrance ». Chacun des partis officiels socialistes en appelait à ses ouvriers : défendez « votre patrie », c'est-à-dire votre bourgeoisie, votre maître. Les principes du socialisme étaient oubliés ; nos magnifiques drapeaux foulés aux pieds, dans la boue ; l'honneur et la conscience taxés de préjugés.

Il n'est pas de perfidie dont les chefs officiels de la social-démocratie négligèrent de se servir à ce moment pour mieux berner les prolétaires de tous les pays. Tout socialiste honnête était considéré comme un rêveur dangereux, un fou, un criminel, un ennemi de son propre peuple. Tout internationaliste intègre osant élever la voix contre la tuerie impérialiste était immédiatement couvert de boue par les leaders officiels de la 2<sup>e</sup> Internationale. Et le sang sacré des ouvriers fut versé à flots. L'Europe entière devint une gigantesque nécropole.

A l'heure où nous écrivons ces lignes, 4 ans se sont écoulés depuis la conférence internationale de Zimmerwald. On ne peut se remémorer sans émotion le moment où, dans une hameau perdu de la Suisse, se réunirent deux dizaines de socialistes de tous les pays, qui n'avaient alors derrière eux que quelques centaines de partisans dispersés dans toute l'Europe ensablantée.

En Allemagne, les internationalistes, [Liebknecht](#) en tête, en étaient encore à leurs premiers pas. Un silence de mort régnait dans tout l'empire. MM. les [Scheidemann](#) traitaient avec un mépris hautain et une suffisance bornée tout internationaliste qui osait leur tenir tête, convaincus que les masses ouvrières les suivaient, eux, les représentants officiels du socialisme.

La situation était encore plus mauvaise en Autriche. En 1915, au moment où se réunit la conférence de Zimmerwald, le nombre des internationalistes, en Autriche, était insignifiant. La social-démocratie autrichienne officielle et Viktor Adler à sa tête passa en bloc au service de la monarchie.

En France et en Angleterre, les orgies du social-chauvinisme s'étaient au grand jour.

En Italie, bien que le parti officiel n'eût pas voté les crédits militaires, la grande majorité de ses leaders restait prisonnière des idées pacifistes et ne voulait pas même entendre parler d'une lutte révolutionnaire ouverte.

Quant à la Russie, — il ne pouvait même pas en être question, Le « socialisme » militaire-industriel y florissait. Goutchkov, Potressov, [Plekhanov](#) et Milioukov le guidaient avec un accord touchant.

Il fallait avoir une foi profonde dans l'œuvre ouvrière pour lever à ce moment-là l'étendard de la lutte pour le socialisme.

Quel est celui des participants de la conférence de Zimmerwald qui pouvait s'imaginer que, dans l'espace de 3 ans, une révolution sociale s'accomplirait en Russie, que toute l'Europe serait ébranlée de fond en comble, que l'Allemagne et l'Autriche se trouveraient à la veille d'une révolution prolétarienne, que la France et l'Italie deviendraient le théâtre d'une lutte de classes acharnée ?

Tels sont cependant les faits. Nous en sommes là.

Lorsque la révolution de février éclata en Russie, tous les gouvernements bourgeois de l'Europe, et avec eux tous les partis social-patriotes officiels, dressèrent l'oreille.

Les couches profondes de la bourgeoisie ne pouvaient s'empêcher de sympathiser avec la révolution de février en tant que révolution purement bourgeoise, transformant le régime autocratique de Nikolaï Romanov en régime bourgeois des Milioukov et des Goutchkov. Mais les fins limiers de l'impérialisme européen avaient bon nez. Le flair du gros propriétaire qui se sent menacé par ses esclaves insurgés fit pressentir immédiatement aux chefs de la bourgeoisie européenne que la révolution bourgeoise de février portait en elle les germes d'une révolution ouvrière, d'une révolution socialiste. On sait que dès le début, dès le premier moment de la révolution de février en Russie, les soviets de députés ouvriers et soldats prirent naissance. Les bourreaux impérialistes du monde entier eurent immédiatement l'intuition que ces soviets avaient des chances très sérieuses de devenir le berceau du mouvement socialiste en Russie.

*La soviets, voilà l'ennemi !* s'écria aussitôt la Finance européenne.

« Le vote des soldats mobilisés [il s'agissait alors des élections à l'Assemblée Constituante] sera plein de risques », ainsi s'exprimait l'organe officieux du gouvernement français, *Le Temps*, du 8 mars 1917<sup>2</sup>. Et ce même journal s'indignait à ce sujet avec une sincérité inimaginable :

*On comprend mal à quel titre le comité de 1 600 délégués qui s'est installé, à la place de la Douma, au palais de Tauride, dicte des décisions dont le moins qu'on puisse dire est qu'elles sont délibérées dans la confusion. [il s'agit du soviet des députés ouvriers et soldats.] (...) ce n'est pas ce meeting improvisé qui peut être un gouvernement. La presse anglaise a donné hier un premier avertissement. Nous le répétons en toute conscience : car si la révolution tournait à la parodie, c'est l'avenir tout entier des libertés russes qui se trouverait compromis.*

(*Le Temps*, n° 20 347)

À la même époque, dès les premiers jours de la révolution de février, le *Times*, organe principal des impérialistes anglais, vilipendait avec une rage concentrée les « extrémistes » russes, comme on appelait alors les bolcheviks.

Le 7 mars 1917<sup>3</sup>, le *Times* exigeait le désarmement des ouvriers de Pétrograd. Il ajoutait que si on n'arrivait pas à calmer autrement le prolétariat de Pétrograd, il ne faudrait pas hésiter à employer les armes.

Ce n'est pas pour rien que le « meeting improvisé » du palais de Tauride empêchait de dormir les banquiers de Londres et de Paris. Oh, ces gens-là n'avaient pas oublié le mouvement de 1848 et se souvenaient bien de la Commune de Paris ! Ils se doutaient que les soviets ne présageaient rien de bon pour la bourgeoisie européenne.

Maintenant que l'impérialisme anglais a déclaré la guerre ouverte à la Russie socialiste, il se trouve des gens pour s'en étonner. Ils oublient que dès le mois de mars 1917, lorsque toute la bourgeoisie russe déclarait notre révolution « grande » précisément parce qu'elle était petite, les brigands de l'impérialisme anglais se rendaient déjà parfaitement compte de la situation. Dès les premiers jours de mars 1917, les journaux de bourse de Paris et de Londres adressaient leurs sincères condoléances à Nikolai Romanov. Et les chefs de la république française, bourgeoisie louaient du haut de la tribune parlementaire le sanglant Nikolai comme un homme qui avait rempli son devoir à l'égard du peuple français, son « allié », qui avait fait « le plus noble des gestes » en renonçant au trône et à regard duquel le peuple russe, tout comme l'histoire universelle, devait nourrir à jamais la plus grande estime.

La bourse européenne savait fort bien que dans cette lutte contre le « meeting improvisé » des ouvriers et des soldats il lui faudrait plus d'une fois embrasser les genoux de la bande tsariste. Les brasseurs d'affaires véreux et les canailles adroites du républicanisme bourgeois se rendirent compte, dès les premiers jours de la révolution de février, qu'il leur faudrait dans l'intérêt de leur classe, essayer de restaurer en Russie le tsarisme pour se défendre contre la classe ouvrière et les paysans indigents.

Quant à la bourgeoisie de la Russie, dès le premier moment elle montra les dents à la classe ouvrière russe.

Et le prolétariat international ? Quelle fut son altitude devant la révolution russe ?

Il est certain que la chute du tsarisme provoqua une joie et une satisfaction unanimes dans les milieux ouvriers d'Europe. Mais il n'était pas même question à ce moment, de la part de ces milieux, d'un appui et d'une aide effective aux soviets. Partout la classe ouvrière continuait l'œuvre sanglante de la guerre, vivant sous le joug de l'état de siège. Un courant d'air frais traversait l'atmosphère chargée de la tuerie, mais ce ne fut pas pour longtemps et il ne fut pas assez puissant pour renverser tous les obstacles dressés sur son chemin par l'histoire.

Et pendant ce temps les « socialistes officiels » de tous les pays continuaient leur œuvre de trahison. Ils s'efforçaient de tirer parti du grand mouvement révolutionnaire sans précédent dans l'histoire pour justifier leur trahison. Les socialistes ententistes aidèrent la bourgeoisie de « leurs » pays à couvrir de boue et de calomnies les soviets prolétariens de Russie et la secondèrent dans ses persécutions contre les bolcheviks russes qui avaient levé le drapeau de la révolution communiste.

Mais le prolétariat russe sentit que l'issue finale de la grande lutte engagée contre la bourgeoisie russe dépendait de l'écho que cette lutte éveillerait dans les autres pays. La classe ouvrière russe tourna ses regards vers l'Occident, dans l'attente d'un cri de ralliement fraternel.

Pareil à une terre aride qui, après une longue période de sécheresse, boit avidement les premières gouttes d'une pluie bienfaisante, le prolétariat russe recueillait avec ferveur et confiance les moindres signes de sympathie internationale de la part des ouvriers de l'Europe occidentale. Tout socialiste nous arrivant de France ou d'Angleterre, fût-il même du parti de la défense nationale, était accueilli à bras ouverts par notre classe ouvrière.

La confiance accordée par le prolétariat russe même aux plus douteux des représentants du socialisme européen

---

2 Il s'agit en fait de l'édition du 22 mars 1917 – 9 mars selon le calendrier russe en vigueur alors.

3 Probablement le 20 mars.

était en réalité illimitée. Et les « socialistes-ententistes » russes ne laissèrent pas d'en abuser. Ils écartaient sciemment les véritables représentants du socialisme international pour offrir à leur place des social-patriotes de contrebande. Systématiquement et sciemment ils nourrissaient les ouvriers russes de mensonges. Ils leur donnaient des pierres au lieu de pain.

Qui pourrait oublier les scènes infâmes qui se déroulaient au Soviet de Pétrograd au temps où le prolétariat russe sympathisait encore avec les social-patriotes et où [Tchkhéidzé](#), [Tseretelli](#) et Kérensky présidaient le Soviet ? Qui ne se souvient par exemple de l'arrivée en Russie de l'« illustre » [Albert Thomas](#), ce Scheidemann français ? Qui ne se souvient des réunions du Soviet de Pétrograd pendant lesquelles le vieux renard Tchkhéidze chantait avec le social-filou Albert Thomas la *Marseillaise* et *l'Internationale* ? Et les ouvriers, dans leur naïve confiance, éprouvaient à ce spectacle une sorte d'extase internationale, certains qu'ils assistaient à une fraternisation de vrais socialistes, alors qu'en réalité on leur jouait une hypocrite et infâme comédie.

Il a fallu de long mois pour que le bandeau tombât des yeux des prolétaires, même les plus conscients de Petrograd. Mais lorsque nos ouvriers virent clair enfin dans la situation, leur haine et leur mépris pour les jésuites du social-patriotisme de marque française autant que pour ceux du social-patriotisme de marque allemande ne connurent plus de bornes. Mais un autre sentiment fut également chez eux illimité ; ce fut l'amour fervent qu'ils vouèrent aux vrais socialistes-internationalistes dont Karl Liebknecht en Allemagne, [John MacLean](#) en Angleterre, [Eugene Debs](#) en Amérique sont les représentants.

Plus la nuit est noire, et plus les étoiles brillent, — se disaient les travailleurs russes.

La révolution prolétarienne internationale ! voilà le but sacré auquel tend le prolétariat russe conscient ; voilà l'étoile qui luit aux yeux des combattants du prolétariat russe ! Aux moments les plus pénibles, lorsque l'ouvrier succombait presque dans une lutte inégale contre les forces ennemies, lorsqu'il souffrait de la faim, entouré d'ennemis de tous côtés, lorsqu'il perdait courage et murmurait parfois contre ses propres soviets, il suffisait de la moindre lueur d'espoir brillant à l'occident et annonçant l'approche de la révolution prolétarienne internationale, pour que son découragement et son mécontentement fissent place à une confiance et à une énergie nouvelles. L'ouvrier de Petrograd et de Moscou redevenait un combattant plein de courage ; il serrait son fusil d'une main ferme et portait toujours plus avant le lourd fardeau posé sur ses épaules par l'histoire.

Les journées de Brest-Litovsk nous reviennent à la mémoire. Journées tragiques, d'une tristesse et d'une amertume sans exemple ! Nous nous souvenons des ardentes discussions qui s'élevaient dans notre milieu, à ces moments inoubliables. Dans nos délibérations sur le pour et le contre de ce « moment de répit », nous nous inquiétions surtout de l'effet que pourrait avoir la conclusion de la paix sur la marche de la révolution prolétarienne qui commençait à l'occident. Nous craignons plus que tout au monde que notre attitude n'éteignît l'incendie de la lutte ouvrière qui s'allumait en Europe. Les prolétaires de Petrograd et de Moscou tremblaient à l'idée que notre « trêve » pourrait ralentir le cours de la lutte ouvrière dans les autres pays ; les héroïques ouvriers russes craignaient plus que tout d'être mal compris par le prolétariat allemand ; ils craignaient, qu'il n'interprêtât notre démarche dans le sens d'une réconciliation avec l'impérialisme allemand ; ils craignaient que notre « trêve » ne compliquât encore la lutte du prolétariat allemand contre Guillaume II et que la paix de Brest n'amenât de nouvelles explosions du chauvinisme en France et en Angleterre.

Telles étaient les lourdes pensées qui pesaient sur les ouvriers-communistes dans ces journées inoubliables.

Par bonheur nous pouvons affirmer maintenant que le prolétariat des autres pays nous a bien compris. L'instinct de lutte de classe lui a fait pressentir que notre démarche n'était pas dictée par d'égoïstes intérêts nationaux, mais bien par ceux du socialisme international. Il a compris que du jour où la révolution prolétarienne fut accomplie en Russie notre pays était devenu la terre promise du socialisme et que le gouvernement des ouvriers et des paysans se trouvait obligé d'accepter cette lourde paix pour maintenir la première république socialiste du monde.

Les ouvriers conscients de tous les pays ont fort bien compris qu'en signant la paix de Brest nous voulions simplement gagner du temps et leur donner celui de regagner ce qu'ils avaient perdu pour venir en aide à la première révolution prolétarienne du monde.

Et le prolétariat russe a tenu parole. Il a su tenir jusqu'au moment où la révolution universelle a commencé.

La révolution mondiale naîtra de la guerre mondiale. Ceci est en relation directe avec le fait que la révolution a commencé dans les pays plus arriérés au point de vue économique ; c'est également à la guerre mondiale que la première révolution prolétarienne doit la trêve qui lui a été si salutaire.

Sans cette lutte entre deux trusts impérialistes, sans cette concurrence enragée entre l'impérialisme anglo-français et l'impérialisme austro-allemand, sans cette guerre impérialiste mondiale qui a créé la révolution prolétarienne mondiale, la révolution prolétarienne n'aurait jamais pu tenir deux ans dans un pays.

Et il en sera de même dans toute l'Europe, dans tout le monde civilisé. Il en sera de même parce que l'histoire a mis à l'ordre du jour la révolution socialiste.

Il en sera ainsi parce que Kautsky avait raison lorsqu'il disait en 1907 que le socialisme n'était plus qu'une question de force. Et Kautsky a tort en voulant prouver en 1918 et en 1919 par une argumentation de renégat que la révolution

prolétarienne russe loin d'être inspirée par l'esprit du communiste Lénine, l'est par celui de l'opportuniste petit bourgeois [David](#)...

La révolution internationale ne se fait pas sur commande. La révolution prolétarienne internationale ne saurait s'accomplir en même temps dans tout les pays. La révolution prolétarienne internationale ne se fera pas après une entente spéciale de tels ou tels chefs. La révolution prolétarienne d'un pays donné traversera temporairement des situations difficiles et se trouvera plus d'une fois entre l'enclume et le marteau. Il se peut que le prolétariat allemand qui demain prendra le pouvoir dans son pays et sera obligé de liquider le lourd héritage de Guillaume II, de Hindenburg et de Scheidemann ait à traverser également de lourdes épreuves qui rappelleront nos journées de Brest.

Il est probable aussi que le prolétariat de l'Ukraine déjà si éprouvé sera voué à des épreuves encore plus douloureuses lorsque MM. les impérialistes joueront entre eux ses destinées.

Il n'en est pas moins vrai que l'avenir — et on peut l'affirmer avec certitude aujourd'hui — un avenir très prochain — appartient à la révolution prolétarienne.

Le deuxième anniversaire de la révolution prolétarienne russe trouve les ouvriers de certains pays dans une situation pénible.

En Hongrie, le pouvoir soviétiste est renversé par les efforts réunis des propriétaires roumains, des banquiers français, des officiers blancs et des « social-démocrates » hongrois. Des milliers de nos frères hongrois sont jetés en prison à la merci d'une bourgeoisie ivre de vengeance.

En Bavière, le pouvoir soviétiste est noyé dans le sang des ouvriers. Le bourreau Noske a dépassé les espoirs les plus sanguinaires de la bourgeoisie. Nos frères sont fusillés par milliers.

Pendant des mois, la bourgeoisie munichoise — qui agit avec l'approbation de la social-démocratie — sous le prétexte de « châtier des criminels », se livre sur les héroïques communistes bavarois à une véritable orgie de massacre.

En Allemagne, Liebknecht, [Rosa Luxemburg](#) et [Tychko](#) sont assassinés. Le Soviet de Berlin est dissous par les traîneurs de sabre de Scheidemann. Des milliers et des milliers de communistes-prolétaires allemands ont péri durant cette année de la main des officiers blancs et des social-démocrates jaunes.

Et malgré tout il n'y a aucune raison pour se laisser abattre ! De nouvelles explosions révolutionnaires éclatent même en Bavière. Une vie nouvelle fleurira bientôt en Hongrie.

En Allemagne, le communisme gagne chaque jour du terrain attirant à lui les grandes masses ouvrières.

En France, en Italie la révolution prolétarienne est proche. La révolution marche en avant. La victoire du communisme est inévitable comme le retour du jour après la nuit.

Au moment où nous écrivons ces lignes, une grève générale des cheminots a lieu en Angleterre et c'est un événement d'une importance mondiale.

A Moscou, la 3<sup>e</sup> Internationale, née il y a à peine un an et demi, représente déjà une grande puissance. L'Internationale Communiste compte déjà plus d'un million de membres.

Des partis communistes importants existent déjà dans tous les principaux pays de l'Europe et de l'Amérique. Dans des pays comme l'Allemagne, l'Italie, la Russie, la Bulgarie, l'hégémonie unanimement reconnue au sein du mouvement ouvrier, appartient aux communistes.

Le pouvoir soviétiste est déjà moralement vainqueur dans le monde entier.

Une majorité énorme d'ouvriers de tous les pays sympathise dans son fort intérieur avec lui.

Le *Vorwärts* de Scheidemann lui-même a dernièrement laissé échapper cet aveu :

*On peut critiquer de toutes les manières les leaders des bolcheviks mais il serait très regrettable de passer sous silence un de leurs côtés forts : ils constituent (c'est-à-dire les bolcheviks) actuellement la seule puissance révolutionnaire qui puisse encore lutter contre les gouvernements réactionnaires tout-puissants de l'Entente. Ils représentent le dernier point de résistance dans l'œuvre de défense contre les dictateurs capitalistes de la conférence de Paris.*

(Article de fond du *Vorwärts*, « Die Radikalisierung der englischen Arbeiter, » 13 septembre 1919, n° 477.)

Précisément !

Le *Vorwärts* se rend-il compte de tout ce qu'il reconnaît par ces quelques paroles ? Il donne ainsi raison au pouvoir soviétiste de Russie et se décerne à lui et à sa social-démocratie un brevet d'indigence morale ; il reconnaît que seul le communisme sauvera l'humanité des forbans de l'Entente comme de tous les cannibales de l'impérialisme.

Notre révolution de 1905 avait déjà eu des conséquences internationales grandioses. Notre première révolution avait déjà éveillé des centaines de millions d'hommes en Orient.

Et cependant, qu'était la révolution de 1905 à côté de celle de 1917-18 ? Un jeu d'enfants, un naïf essai ! Nous sommes encore trop près des événements pour pouvoir évaluer les conséquences internationales colossales de notre révolution actuelle. Mais il est hors de doute que la première grande révolution prolétarienne éveillera des centaines et des centaines de millions d'hommes dans le monde entier.

La bourgeoisie internationale, secondée par les traîtres social-chauvinistes, a beau nous couvrir de calomnies, représenter notre grand mouvement comme une anarchie, comme un chaos sanglant, comme un enfer — elle n'arrivera pas à tromper les prolétaires de l'Europe et de l'Amérique. Tout ouvrier honnête d'Europe et d'Amérique sent d'instinct qu'en Russie nous luttons pour lui aussi. Il sent que chez nous, en Russie, la grande lutte entre le travail et le capital se décide et que sur notre territoire se déroulent les premières batailles, les premières rencontres sérieuses entre la bourgeoisie au déclin de ses jours et le prolétariat qui marche inéluctablement vers le pouvoir. Et quoi qu'en disent les pessimistes et les gens de peu de foi, nous sommes convaincus que nous marchons vers de grandes batailles et de grandes victoires.

La perspective de la guerre révolutionnaire que Marx entrevoyait dès 1848 et dont parlait Engels en 1890 — cette perspective devient une réalité. Si demain la révolution prolétarienne était victorieuse à Berlin, nous nous unirions avec les prolétaires de Berlin contre Paris bourgeois et Londres impérialiste. Si demain les ouvriers se soulevaient à Paris ou à Rome et prenaient le pouvoir, nous nous unirions avec les prolétaires de Rome contre la bourgeoisie de Vienne ou avec les travailleurs de Paris contre le Berlin d'[Ebert](#). L'idée de la guerre révolutionnaire prolétarienne prend la forme la plus réelle et la plus concrète. Nous ne savons pas encore dans les détails quelle sera la situation mondiale ; nous ne savons pas précisément dans quelles combinaisons notre armée rouge sera obligée de combattre contre les armées de l'impérialisme européen. Mais nous savons sûrement que la guerre impérialiste s'est transformée, sous nos yeux, en guerre civile, en Russie d'abord, puis dans une série d'autres pays.

La révolution prolétarienne universelle est en marche. Une nouvelle Internationale Communiste est née, qui deviendra bientôt l'Internationale universelle des Soviets des députés ouvriers, soldats et paysans...

Petrograd, oct. 1919.

G. ZINOVIEV.